Pour une émancipation de l'Œdipe, ou pour une psychanalyse décentrée

N. Evzonas

► To cite this version:

N. Evzonas. Pour une émancipation de l'Œdipe, ou pour une psychanalyse décentrée. In *Analysis*, 2018, 2 (1), pp.74-78. 10.1016/j.inan.2018.02.003 . hal-02552975

HAL Id: hal-02552975

<https://hal.science/hal-02552975>

Submitted on 27 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com

Analyse de livre

Pour une émancipation de l'Œdipe, ou pour une psychanalyse décentrée

Sexe et genre sur le divan : Théories du sexuel dans le discours de la clinique psy en France contemporaine, T. Besnard-Santini, L'Harmattan, Paris (2017).

Un plaidoyer contre le psychanalisme

Au regard des récentes implications médiatiques et politiques de certains analystes dans les débats sur le PACS, le *Mariage pour tous* et les *nouvelles formes de parentalité*, le dernier ouvrage de Tiphaine Besnard-Santini se propose de « mettre en question le rôle et la place des théories psychanalytiques dans la gestion des corps et du sexuel » (p. 33) en France, aujourd'hui. Le vocable « divan », qui apparaît dans le titre et qui, comme René Roussillon (2005) l'a illustré, ne constitue pas une simple allusion au modèle idéal de la cure-type ou à une métonymie du métier de psychanalyste, mais renvoie par ailleurs à un support doté d'une charge fantasmatique agissant « en latence », aussi bien dans le cadre des thérapies en face-à-face que dans les conceptualisations psychanalytiques, laisse penser que la mise en examen de la discursivité métapsychologique fera appel à la grille analytique. Bien qu'il s'avère au fil des pages que ce n'est pas le cas, cet ouvrage fournit le terreau pour une telle démarche, notamment lorsqu'il s'agira d'appréhender les mécanismes inconscients qui sous-tendent la « clôture arrogante » (Mijolla-Mellor, 2017) d'un certain savoir métapsychologique, réfractaire aux apports des autres disciplines, agrippé aux « dogmes paternels » (Tort, 2005) et aveuglé de « burqa idéologiques » (Martens, 2018).

À la différence du *Livre noir de la psychanalyse* (Meyer, 2005) ou du brûlot rédigé par Michel Onfray (2010), qui contestaient la scientificité des théories psychanalytiques et dénonçaient l'imposture du personnage historique de Freud, la critique de cette chercheuse à double casquette — sexothérapeute et docteure en sociologie — se centre sur le pouvoir performatif des énoncés métapsychologiques à même de produire des subjectivités souffrantes, lorsqu'ils virent à la normativité et au dogmatisme. Si ses développements sont animés par un souci épistémologique indéniable, l'objectif principal et terminal de l'auteure se calque sur l'espace clinique, ainsi qu'elle le résume en clôture de son travail et en quatrième de couverture : « Mon ouvrage vise à prolonger les effets de celles et ceux qui cherchent constamment à améliorer l'écoute et l'accompagnement des professionnel(le)s de la santé mentale » (p. 243).

Revisiter la psychanalyse de l'extérieur en l'invitant à une réflexivité à l'égard de ses fondements et à un décentrage de ses axes immuables : voici le fil conducteur de l'œuvre de Besnard-Santini, qui frappe par l'ampleur et l'hétérogénéité de ses sources, savamment utilisées dans le corps du texte et richement commentées par ailleurs dans les nombreuses notes de bas de

page. Cette documentation foisonnante est d'autant plus impressionnante pour le/la lecteur/trice francophone en est souvent mal informé/e, du fait de la pénurie de traductions en français des divers courants psychologiques ayant pris essor notamment dans l'espace outre-Atlantique. En contrepartie, on remarquera deux références bibliographiques à Lacan (p. 263), en dépit de la critique virulente de sa pensée, essentiellement fondée sur les exégèses de son œuvre, ainsi que l'absence notable dans la bibliographie — étalée sur onze pages et ambitieusement divisée en plusieurs parties et sous-parties — d'un Ferenczi ou d'un Winnicott, malgré leur mention succincte intratextuelle et indirecte.

Si une vision « *extra muros* » est susceptible de mettre en exergue les points aveugles de la psychanalyse, puisque « c'est toujours la discipline voisine [...] qui peut attirer l'attention sur ce qu'il faut sacrifier comme intérêt pour être efficace sur le plan heuristique et légitime sur le plan épistémologique » (Besnier, Klein, & Wismann, 2010), on signalera néanmoins les limites de cette perception. Compte tenu des conceptualisations complexes de la science inventée par Freud, consubstantielles aux émergences de l'inconscient dans l'espace de la cure, il serait vraisemblablement difficile de saisir extraterritorialement la singularité de la psychosexualité qui s'origine dans le sexuel infantile, ce « plus-de-plaisir irréductible à la satisfaction d'une fonction vitale » (Ayouch, 2017a, p. 13). C'est la raison sans doute pour laquelle Besnard-Santini recourt souvent aux sources secondaires pour étayer sa critique à l'égard du discours psychanalytique sur les pulsions libidinales, au détriment de l'interrogation directe des textes fondateurs de la psychanalyse, lorsqu'elle ne procède pas à des simplifications notionnelles. On peut se demander par exemple ce qui reste de la libido freudienne lorsque l'auteure entend le sexuel au sens du « *sexual* » proposée par Jean Laplanche, « pour qualifier la sexualité non reproductrice et perverse polymorphe, qui s'origine dans l'érotisme infantile », tout en la découplant de « ses implications inconscientes » (p. 19). Les « signifiants énigmatiques » (Laplanche, 1987) du savoir métapsychologique seraient-ils hermétiques pour les non-initiés à la cure analytique ?

Nonobstant, il ne faut pas négliger la mise en garde de Laplanche (1987) vis-à-vis d'un impérialisme clinique, prompt à phagocyter les trois autres lieux de l'expérience analytique, qui sont, selon lui, le vécu interne de la théorie, l'inscription dans l'histoire et l'exportation de la métapsychologie à la culture.

La clinique n'est pas le tout de l'expérience psychanalytique même si l'on veut bien, comme on le doit, lui donner le sens strict de clinique de la cure [...]. L'inflation du concept de clinique va de pair avec son caractère vague et irréfléchi, et surtout avec la valeur d'alibi qu'il se donne de nos jours, alibi contre la pensée et *arme de guerre contre toute réflexion* [...]. Sous le nom de retour à la clinique, ce qui tente de s'imposer, c'est un *terrorisme de concepts implicites*, le plus souvent tirés du sens commun ou banalisés par lui (Laplanche, 1987, p. 12 ; nous soulignons).

L'un des mérites de Besnard-Santini, qui commente le passage que nous venons de citer (p. 42) est d'illustrer l'usage défensif de la clinique par certain/e/s thérapeutes, lequel/le/s ont disqualifié sa position « hors les murs » et ont implicitement plaidé en faveur d'une imperméabilité de la métapsychologie aux « transferts disciplinaires » (Assoun et al., 1995). Le surenchère sur une pureté analytique, réfractaire à tout mélange, ne renvoie-t-elle pas à une endogamie auto-félicitante et, de manière encore plus archaïque, à un « Moi-plaisir purifié » (Freud, 1915), qui lutterait pour garder à l'extérieur tout ce qui risquerait de perturber sa quiétude narcissique originaire ? Rappelons que, pour Freud, cette phase primaire coïncide avec la haine de l'objet et que, transposée au niveau collectif, elle pourrait servir d'analyseur de l'idéologie raciste, ainsi que de toute crispation communautariste ou disciplinaire.

Pour notre part, nous interrogerons la démarche de l'auteure qui consiste à « mettre sur le divan » les énoncés métapsychologiques autour du sexe et du genre, à partir de notre « point de vue » (*stand point*) de clinicien qui mène des thérapies orientées par le transfert analytique, et de théoricien informé par les sciences sociales. Tout en reconnaissant les risques d'une « confusion de langues » épistémologiques, nous nous situons dans une démarche réflexive, voire critique vis-à-vis de la psychanalyse ou plutôt « d'une certaine psychanalyse repliée sur son axe narcissique, sourde à l'histoire, à la clinique et aux autres épistémologies » (Ayouch, 2017a, p. 10). C'est précisément contre ce « psychanalisme » (Castel, 1973) que l'ouvrage de Besnard-Santini s'élève, étayé par une argumentation que nous allons examiner incessamment.

Une écoute inclusive des minorités

Trois exergues surplombent la page inaugurale du livre (p. 7), annonçant et condensant de manière paradigmatique la problématique de l'auteure. « Ce pouvoir qu'a la science ou la théorie d'agir matériellement sur nos personnes n'a rien d'abstrait si le discours qu'elles produisent l'est. Il est une forme de domination ». L'extrait de *La Pensée straight* de Monique Witting souligne ainsi les effets politiques de la production du savoir, avant de passer le relais à une citation de Georges Devereux, qui défend la pluralité interprétative : « Si un phénomène admet une explication, il admettra aussi un certain nombre d'autres explications, tout aussi capables que la première d'élucider la nature du phénomène en question ». En dernier lieu, l'interrogation de Muriel Dimen rappelle la prévalence indéniable du sexuel au sein de la discipline freudienne : « Qui peut penser à la sexualité sans penser à la psychanalyse ? » Le message véhiculé par les trois exergues semble être le suivant : l'empire des théories métapsychologiques autour du fait sexuel supplante toute polyphonie discursive en produisant, de par la « politique du performatif » (Butler, 1997), des modes de subjectivation univoques et uniformes.

Considérons également le choix des trois auteur/e/s : Monique Witting, dotée d'une double culture, française et américaine, se revendiquait comme féministe et lesbienne radicale ; Georges Devereux, d'origine franco-américano-hongroise, était à la fois helléniste, psychanalyste, ethnologue et anthropologue ; l'Américaine Muriel Dimen possédait, quant à elle, une formation pluridisciplinaire en anthropologie, en psychanalyse, en *Gender and Queer Studies*. Voici, à notre sens, l'énonciation implicite que les trois citations tissent intertextuellement : le métissage de sexualités, de genres, d'ethnies et d'épistémologies constituerait un remède au monopole du discours psychanalytique sur les pulsions libidinales, cette « pensée *straight* » universaliste, prompte à écraser la diversité et la polychromie identitaires.

La dense préface, qui suit juste après, introduit, sous la plume charismatique de Thamy Ayouch, le concept original de « psy-

chanalyse mineure », défini sur le modèle de la « littérature mineure » de Gilles Deleuze et Félix Guattari¹. Aux antipodes d'une clinique orthopédique et éducative, qui rompt avec la polymorphie de la subjectivité à laquelle invite la conception de l'inconscient, se situerait selon Ayouch (2017a, p. 16) une pratique analytique apte à « reconnaître les voix minoritaires, lever leur invisibilisation ou leur réduction en silence sans toutefois essentialiser leur identité ». L'objectif de ce nouveau programme clinique, qui se dessine en creux dans l'ouvrage de Besnard-Santini, consisterait précisément en une déterritorialisation par rapport aux discours majoritaires : « Le ou la praticien/ne d'une psychanalyse mineure n'appartient pas nécessairement à une minorité (de classe, d'ethnicité ou de genre) mais assume une position de minorité eu égard aux relations instituées de savoir et de pouvoir » et vise à déconstruire « le point de vue particulier [de l']homme, blanc, occidental, bourgeois, hétérocentré et cis-centré » (Ayouch, 2017a, p. 16).

Une épistémologie « située »

La démarche méthodologique de Besnard-Santini se veut polyvalente. Forte de sa formation théorique en sexologie² et de ses recherches doctorales en sociologie³, l'auteure ambitionne de passer au crible la littérature psychanalytique qui traite du fait sexuel dans sa « diversité d'écoles, d'influences et de courants » (p. 23). Elle propose donc une répartition de ses sources en cinq catégories : les textes fondateurs de la psychanalyse : Freud, Jung, Abraham, Ferenczi, Lacan, Reich ; les élèves des premiers (Mélanie Klein, Anna Freud, Hélène Deutch) et tout/e auteur/e directement influencé/e par leur pensée (Joël Dior, Bela Gruneberger, Jean Berger, Bruno Bettelheim), appelés « postfreudien/ne/s », « orthodoxes », « traditionnel/e/s » et « conservateurs/trices » ; auteur/e/s de vulgarisation de la psychanalyse, ainsi que des professionnel/l/es non-psychanalystes qui utilisent certaines notions vulgarisées du freudisme ou du lacanisme (pédopsychiatres, sexologues, conseillers conjugaux) ; des personnes qui parlent au nom de la psychanalyse afin de défendre leurs idées politiques, idéologiques ou morales (Françoise Dolto, Jacqueline Schaeffer, Jacques André, Aldo Naouri) ; enfin, des psychanalystes qualifié/e/s de « progressistes » ou « transgressifs/ves », tel/le/s Karen Horney, Jean Allouch, Laurie Laufer, Thamy Ayouch, Sabine Prokhoris⁴. Sont retenues également dans cette catégorie Judith Butler et Teresa de Lauretis, qui ne sont pas pour autant analystes, même si leurs travaux puisent amplement dans le savoir métapsychologique.

Dépouiller ce vaste corpus nécessite un travail de bénédictin et on ne peut qu'admirer l'effort considérable déployé par Besnard-Santini pour explorer ces auteur/e/s. Le revers de la médaille de son projet ambitieux réside dans la lecture inévitablement partielle et inéluctablement partielle de ces écrits complexes et pluristratés. Contentons-nous pour l'instant d'émettre une réserve vis-à-vis de la dénomination « psy », terme parapluie et hyper-inclusif choisi par l'auteure pour qualifier tou/te/s les clinicien/ne/s et/ou les

¹ Ayouch (2017b) développe plus amplement ce concept de « psychanalyse mineure » en ayant recours aux analyses foucaaldiennes, dans une récente contribution d'un ouvrage collectif consacré au genre et aux parentalités et signé de psychanalystes issus de diverses écoles psychanalytiques.

² Au moment de la rédaction de son ouvrage, Besnard-Santini n'avait pas encore commencé à exercer en tant que clinicienne-sexothérapeute.

³ L'ouvrage de Besnard-Santini (2017) constitue une version remaniée de sa thèse de doctorat intitulée *Usages et Mésusages du sexuel dans le discours et la clinique « Psy » en France contemporaine*, soutenue à l'Université Paris VIII en 2015.

⁴ Nous pourrions rajouter dans cette catégorie les travaux récents des thérapeutes analytiques Vincent Bourseul, Fabrice Bourlez et Beatriz Santos, qui se situent au carrefour de la psychanalyse, des *Gender Studies* et des *Queer Studies*. Citons également Serge Hefez, Patricia Porchet, Claire Nahon, Éric Bidaud, Vincent Estellon, Lionel Le Corre, Susann Heenen-Wolff, ainsi que la plus « classique » Catherine Chabert, qui offrent des réflexions stimulantes, éloignées de la normativité, autour des sexes et des genres.

théoricien/ne/s, indépendamment de leur formation et de leur mode d'intervention thérapeutique. L'auteure prend soin d'expliquer ce parti pris dans une note de bas de page que nous aurions préféré voir intégrée dans le corps du texte, compte tenu des enjeux majeurs de son initiative :

J'ai fait le choix d'employer le terme générique « psy » pour deux raisons : 1° En dépit de mes efforts consistant à distinguer les différentes spécialités thérapeutiques (sexologie, psychanalyse, Gestalt-thérapie, psychocorporel, psychiatrie, psychologie), les usages professionnels tendent à diminuer les délimitations théoriques et pratiques qui existent dans la littérature ; 2° Parce que je considère que malgré des différences théoriques, pratiques et idéologiques entre ces différentes disciplines, certains *concepts basiques issus de la métapsychologie freudienne*, un *objectif commun* (l'amélioration, voire le rétablissement de la santé mentale et sexuelle) et une *formation pour partie commune* m'autorisent à employer ce terme générique. (p. 19, n. 1 ; nous soulignons).

Nous entendons bien la perplexité de l'auteure devant l'ampleur de la documentation qu'elle a retenue et la difficulté du classement de la littérature dite « psy » que nous retrouverons dans la partie bibliographique où Besnard-Santini subdivise par exemple la littérature analytique en « Différence des sexes », « Sexualité/psychosexualité » et « Maternité/parentalité » — comme si la « différences des sexes » ou la « Maternité/parentalité » étaient séparables de la psychosexualité —, en y incluant par ailleurs des auteur/e/s non analytiques tel/le/s Patricia Mercader, Claude Crépault ou Catherine et Patrice Cudicio. Ce qui suscite précisément notre objection, c'est le placement au même rang des psychanalystes, lesquels bénéficient pour leur large majorité d'une longue et rigoureuse formation au sein des sociétés psychanalytiques⁵ en sus de leur cursus universitaire, des sexologues, des gestalt-thérapeutes et de praticien/ne/s divers/e/s et varié/e/s au bagage et au parcours fondamentalement différents et qui interviennent dans l'espace clinique de façon radicalement différente. En poussant un peu plus loin, on pourrait inclure dans cette liste indifférenciée les assistant/e/s sociaux/ales, les coaches, les éducateurs/trices, les acupuncteurs/trices, les magnétiseurs/euses et divers/es guérisseur/euse/s, puisque elles/eux aussi sont animé/e/s par « l'objectif commun » d'améliorer la santé de leurs patient/e/s ou leurs client/e/s et sans doute susceptibles d'utiliser certains « concepts basiques » de la vulgate psychanalytique.

Cette indifférenciation des « pys » entraîne inéluctablement une interrogation épistémologique, mais aussi politique. Si nous souscrivons à la démarche de Besnard-Santini de fustiger les praticien/ne/s qui se servent de la psychanalyse pour justifier leurs idéologies intimes, nous pouvons nous demander cependant si l'auteure ne tombe pas dans le piège de la reproduction de l'attitude qu'elle dénonce. Car, mettre indistinctement tou/te/s ces professionnel/le/s de santé dans le panier fourre-tout des « pys » et, en même temps, tenir la métapsychologie freudienne comme seule responsable des maltraitements cliniques et théoriques ne constitue-t-il pas une extrapolation abusive faisant peser sur l'auteure le soupçon d'une idéologisation d'un compte personnel à régler avec la psychanalyse ? Et la disqualification de cette « psychanalyse généralisée » ne peut-elle de surcroît se révéler nuisible — maltraitante du coup — pour les praticien/ne/s qui font un usage tout à fait bénéfique des outils de leur discipline ? Le

pouvoir des mots et la politique du performatif fonctionnent aussi dans ce sens.

Il serait toutefois injuste de ne pas reconnaître à Besnard-Santini une réflexivité vis-à-vis de sa posture scientifique. Elle apparaît consciente de son implication hautement subjective dans son objet de recherche, puisqu'elle explicite sa position « en tant que patiente d'une psychothérapeute, appartenant à une communauté susceptible d'être stigmatisée par les théories de la sexualité (la communauté LGBTQI) » (p. 31) et « en tant que partenaire d'un homme trans » (p. 99). Inspirée par Howard Becker, « qui refuse toute prétention à l'objectivité et se fonde sur l'observation participante » (p. 31), ainsi que par le concept de « savoir situé » (*situated knowledge*) de Donna Haraway, elle place sa démarche sous les auspices de l'épistémologie féministe et *queer*. Son investissement dans la recherche étant indissociable de son engagement politique, elle se plaît à prôner en outre l'adoption de l'écriture inclusive, « puisque le langage a des effets politiques » (p. 31). En conséquence, le positionnement de Besnard-Santini vis-à-vis des théories sur la sexualité, indissociable de son appartenance à un groupe minoritaire qui a massivement subi les « injures diagnostiques » (Ayouch, 2015) de la part des « pys » et longtemps souffert de multiples privations, discriminations et confiscations de parole, peut être compris comme le contre-transfert individuel, collectif et idéologique⁶ d'une chercheuse « localisée sur la marge ». Si, à la différence de Haraway (1988), nous n'attribuons aucun privilège épistémologique aux « points de vue des [groupes] assujetti/e/s » (*subjugated standpoints*), nous reconnaissons toutefois pleinement la légitimité d'une perspective partielle, politiquement, culturellement et historiquement située.

Une enquête de terrain

Besnard-Santini ne se contente pas d'étudier la littérature *psy* afin de répertorier et d'analyser les différentes théories sur le fait sexuel. Sa démarche comporte en outre le traitement de 27 entretiens avec des usager/ère/s de thérapies, menés à partir de questions portant sur l'appréhension de la sexualité en séance et ses effets transférentiels. Les personnes qu'elle a interrogées ont été recrutées « par le biais d'annonces diffusées par e-mail sur des sites internet de petites annonces ainsi qu'auprès de [s]on entourage » (p. 26, n° 2). La chercheuse a conscience que « ce dispositif de recrutement ne permet pas, et n'a pas pour fonction, de produire un recueil de données susceptibles d'être traitées de manière quantitative, ni de fournir des connaissances générales sur l'ensemble de la patientèle des pys français(e)s » (*ibid.*). Il s'agit encore une fois de souligner la perspective partielle de son enquête, sa localisation sélective et subjective (« son entourage »), ainsi que le flottement toujours problématique du terme « thérapie ». Il est significatif que, si l'on entend parler de traitements d'« inspiration analytique », on est privé de toute référence précise au dispositif classique divan/fauteuil, « l'or pur » de la psychanalyse, alors que l'ouvrage est entièrement axé sur la remise en question de cette discipline. Ne serait-il par ailleurs abusif d'intituler un sous-chapitre « Les travailleuses du sexe sur le divan » (p. 168), qui abrite pour autant les exemples d'une cure

⁵ La formation des analystes par leurs pairs expérimenté/e/s fait l'objet d'une critique de la part de Besnard-Santini, qui, appuyée sur des sources sans doute datées, dénonce le système en vase clos de l'« analyse didactique » (p. 220), alors que cette dernière est supprimée au sein de l'IPA, au profit de l'analyse personnelle, qui ne se distingue plus de la cure-type classique.

⁶ Nous faisons appel à la notion élargie du contre-transfert, qui transcende l'espace de la cure et qui s'étend à la relation que le chercheur entretient avec son objet de recherche, ainsi que George Devereux (1967) l'a développée dans son ouvrage *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Cf. aussi Benslama (1989) qui souligne, dans le sillage de Devereux, la distinction entre la notion d'« implication », qui connote le fait d'une confusion dans les situations humaines entre observateur et observé, et le contre-transfert dans la recherche, lequel consiste en l'analyse de la tendance du chercheur à reporter sur l'objet observé les traces de ce qu'il est et de ce qu'il fut, à savoir son identité singulière, son identité collective, sa théorie et son idéologie.

cognitivo-comportementaliste et d'une expérience thérapeutique avec une spécialiste de couple ?

L'enquête de terrain de Besnard-Santini est complétée par des entretiens avec des « psys » français/e/s, qui dans leur majorité avaient publié des ouvrages relatifs au sujet questionné par l'auteure. « L'entretien portait avant tout sur l'intérêt du professionnel pour les questions liées à la sexualité, aux normes et sur son rapport aux théories du sexuel » (p. 27). L'importance de cet échange verbal réside, à notre sens, dans le hiatus constaté par Besnard-Santini entre la posture clinique qui transparaît lors des entretiens et celle affichée dans les écrits des « psys » en question. Outre le paramètre des effets transférentiels de la rencontre avec la chercheuse, on signalera les clivages que l'on repère en effet entre la position officielle de certains psychanalystes en matière de sexualité et de genre d'une part et leurs idéologies personnelles d'autre part. Citons l'exemple éloquent de Simone Korff-Sausse : si elle fait l'éloge de la diversité des subjectivités sexuées et genrées dans une revue scientifique (Korff-Sausse, 2010), elle assimile par ailleurs l'homosexualité au processus inquiétant du clonage dans un article sur le PACS (Korff-Sausse, 1999). La question vitale est la suivante : quels effets une telle contradiction produirait-elle dans l'espace de la cure ? Interrogée sous cet angle de mise à l'épreuve de sa recherche des préjugés des thérapeutes, la démarche de Besnard-Santini nous paraît résolument pertinente.

Une structure binaire pour s'affranchir du binarisme

L'ouvrage *Sexe et Genre sur le divan* est divisé en deux grandes parties dont les thèmes se chevauchent à l'occasion. La première explore la sexuation et les identifications de genre dans l'espace clinique alors que la seconde se focalise sur les théorisations analytiques autour de ces thèmes. Nous aurions peut-être préféré une partie supplémentaire pour conférer un aspect plus dynamique à cette démonstration incontestablement fluide et solidement charpentée. Une structure dégagée du schéma dualiste serait par ailleurs symboliquement en adéquation avec l'affranchissement du dimorphisme genré si puissamment défendu par l'auteure. Or le fait que la thèse de Besnard-Santini (2015), de laquelle est tiré l'ouvrage que nous commentons, soit structurée en trois parties nous incite à spéculer que la bipartition retenue dans cette nouvelle version est plutôt dictée par les normes éditoriales ou par d'autres facteurs matériels plus ou moins indépendants de la volonté de l'auteure.

Expériences psychothérapiques à l'épreuve du sexe et du genre

Un présupposé contestable ouvre le chapitre inaugural du livre : les psychanalystes ne sont pas aptes à accueillir la parole sexuelle des patient/e/s, car la métapsychologie freudienne est fixée sur les fantasmes aux dépens du concret de l'expérience sexuelle (p. 42–47). Cette affirmation suggère une mécompréhension de la pulsion, « concept limite entre le psychique et le somatique » (Freud, 1915), qui avait marqué une rupture épistémologique avec la dichotomie corps/âme de la tradition occidentale. Les sources état suniennes sur lesquelles se base Besnard-Santini sont plausiblement à l'origine de cet égarement conceptuel, car dans l'espace outre-Atlantique, les théories sur la relation d'objet ont effectivement supplanté les théories freudiennes et kleinienne des pulsions.

On repère un deuxième postulat discutable : la narration des pratiques sexuelles en cabinet est exceptionnellement affranchie de la règle fondamentale de l'association libre à cause de l'agressivité et du conservatisme des thérapeutes — prétendument — analytiques (p. 67–81). L'auteure prend tout de même soin de parler de « co-construction de tabou » (p. 72), le manque d'ouverture des praticien/e/s rejoignant les inhibitions

pré-transférentielles des patient/e/s. Elle est consciente par ailleurs que sa critique :

repose en grande partie sur une *représentation idéale du travail thérapeutique*, alors qu'il faut reconnaître que toute rencontre humaine est nécessairement traversée par des *éléments qui nuisent forcément à l'harmonie relationnelle* et qui n'ont pas forcément à voir avec les questions de genre et de sexualité (p. 99 ; nous soulignons).

Cette autoréflexivité nous paraît essentielle car elle décrit en termes extra-analytiques le phénomène qui différencie précisément les thérapies orientées par la psychanalyse et les autres traitements, à savoir le transfert négatif qui requiert une perlaboration coûteuse à la limite parfois de la survie psychique, puisque, Freud l'a bien décrit, cette négativité ne constitue qu'un dérivé de la pulsion de mort. Faudra-t-il par ailleurs rappeler que l'idéalisation (à laquelle Besnard-Santini se réfère dans l'extrait cité ci-dessus) est le corollaire de cette même pulsion, ainsi que Melanie Klein (1957) l'a montré, de sorte que l'attaque virulente de la psychanalyse dans cet ouvrage peut être interprétée comme l'effet d'une surestimation de son pouvoir ?

Cela dit, nous ne mettons guère en question le fait que les divers/e/s professionnel/le/s réuni/e/s sous la chapelle de « psys » puissent faire un mésusage des concepts analytiques et mener des cures traversées par la censure, le jugement ou l'angoisse propres au/à la thérapeute. C'est précisément là que réside l'apport majeur de l'ouvrage de Besnard-Santini. Au fil des extraits retranscrits de ses entretiens avec les usager/ère/s des thérapies, on découvre un défilé de « psys » viscéralement attaché/e/s à l'autorité de leur savoir ; agrippé/e/s à des théories datées et à des déterminismes obsolètes ; parasité/é/s par des préconceptions déficitaires de la souffrance psychique ; défensivement mutiques, indifférent/e/s ou méprisant/e/s vis-à-vis des dires de leurs patient/e/s ; disqualifiant/e/s à l'égard des identifications de genre atypiques et moralisateur/trice/s lorsqu'ils/elles se trouvent confronté/e/s à des subjectivations ou à des pratiques sexuelles divergentes (homosexualités, transidentités, intersexuations, asexualités, prostitutions, sadomasochismes) par rapport au modèle universaliste d'une hétérosexualité et d'une cis-identité monogames, comparable à la perspective solipsiste de l'Occidental/e blanc/he (*White Solipsism*).

Dans un tel contexte, le pré-transfert négatif de la communauté LGBTQI vis-à-vis des psychothérapeutes, amalgamé/e/s à tort avec « La » psychanalyse, apparaît justifié. Pareillement, l'existence de l'Association PsyGay ou de listes des praticien/ne/s non discriminant/e/s dit/e/s *safe*, si elles peuvent créer le soupçon légitime d'une recherche de mêmeté a-conflictuelle et d'une clôture narcissique ou d'une ghettoïsation et d'une normativité *queer*, pourront néanmoins s'avérer utiles dans le cas d'individus minorisés et altérisés, qui ont fait l'expérience d'une thérapie coercitive, hétéro- et cis-normée, susceptible de coloniser leur esprit et d'entraver leur corps, selon un mécanisme proche du biopouvoir défini par Michel Foucault, ou qui en redoutent la perspective. Besnard-Santini, qui aborde ici sous un angle original bien d'autres thèmes intéressants, telle la mise de la neutralité thérapeutique à l'épreuve d'une hétérosexualité « naturellement » affichée, remet en question nos acquis fondamentaux et nous rappelle les risques de métapsychologisation des phénomènes intrapsychiques dialectisés avec le social, en rejoignant implicitement Lacan (1967)⁷, qui a postulé que « l'inconscient, c'est la politique ».

⁷ Séance du 10 mai 1967.

Le corpus métapsychologique à l'épreuve de la déconstruction

La deuxième partie de l'ouvrage interroge les concepts fondamentaux de la psychanalyse (la libido, l'Œdipe, la différence des sexes, la bisexualité psychique, la séduction traumatique, le masochisme) dans une perspective d'historicisation, de déconstruction et de resignification. L'auteure met ainsi en exergue l'irrigation du corpus et du lexique métapsychologiques par les infiltrations d'un discours médico-psychiatrique stigmatisant et pathologisant, de paradigmes biologiques essentialistes, de modèles éducatifs, de symboliques religieuses, ainsi que des préjugés socioculturels les plus communs en matière de sexualité et d'identifications de genre. Si certaines approches peuvent apparaître peu rigoureuses, tel/le/s la simplification du premier dualisme freudien en une injonction de reproduction (p. 193), l'assimilation du « Nom-du-Père » lacanien à une hétérosexualité apte à contrer la psychose (p. 182) ou l'appréhension de la dimension inconsciente de la culpabilité et de la jouissance (p. 209), le plaidoyer contre la psychanalyse apparaît plus nuancé : il ne s'agit pas de diaboliser « La » métapsychologie mais d'en dénoncer les dérives, tout en reconnaissant son fondement révolutionnaire ainsi que son potentiel émancipateur.

Parmi les nombreuses idées riches d'enseignement que Besnard-Santini nous propose ici, nous retiendrons son interrogation autour de la mobilisation des théories sexuelles infantiles du/ de la clinicien/ne dans l'élaboration des concepts psychanalytiques. Elle se réfère explicitement à Freud, qui a érigé le complexe d'Œdipe en opérateur métapsychologique central à partir de ses sentiments vis-à-vis de ses parents, qu'il a découverts dans le cadre de son autoanalyse (p. 187, n. 2). Même si elle n'approfondit pas cette piste cruciale, l'auteure relève au fil de ses pages les énoncés résolument normatifs de plusieurs théoricien/ne/s, qui laissent transparaître derrière leurs écrits une agressivité non élaborée et s'interroge sur la source de cette dernière⁸. Nous pouvons parler en l'espèce d'un contre-transfert théorique violent, prolongement d'un contre-transfert clinique insuffisamment — ou pas du tout — analysé et qui révèle, ainsi que le formule Ferenczi (1928, p. 61) à propos de certains de ses pairs caractérisés par un fanatisme d'interprétation, les « maladies d'enfance de l'analyste ».

Conclure ?

En guise de conclusion, on se référera au célèbre syntagme « *dark continent* » que Besnard-Santini emprunte à Freud, qui l'avait lui-même déniché dans les écrits de l'explorateur Henry Morton Stanley, auteur d'un best-seller consacré à une mission coloniale au Congo à la fin du XIXe siècle. Comme l'auteure l'explique dans le chapitre au cours duquel elle revisite la conception des femmes en psychanalyse, « à travers ce slogan qui fera fortune, [Stanley] exprimait autant la peur de l'homme blanc face à un continent réinventé par le discours colonial que l'angoisse éprouvée par l'Homme (au sens générique) devant les débordements de la sexualité féminine » (p. 177, n° 1). En conséquence, la phrase « continent noir », intertextuellement éclairée, autrement dit replacée dans son contexte linguistique, historique et politique, témoigne de l'inextricabilité entre les catégories identitaires de « race » et de « genre », constructions discursives susceptibles d'être déconstruites et reconstruites au gré des jeux et des enjeux de pouvoir. À vrai dire, l'ouvrage de Besnard-Santini, qui s'efforce de contextualiser et de repolitiser le discours psychanalytique au prix parfois de quelques raccourcis, ouvre des perspectives pour une approche intersectionnelle du malaise contemporain dans la sexualité et pour une hybridation épistémologique à l'image de la population qui défile dans ses pages : les métisses de genres, de

sexes, de désirs, de langues et de cultures. Au plan clinique, ce livre nous invite essentiellement à nous décentrer de nos « symptômes » idéologiques, ethniques, raciaux, disciplinaires, nosographiques ou autres, ainsi qu'à élargir notre écoute par la prise en considération de la violence des normes qui participent non seulement au malaise de nos patient/e/s mais à la subjectivation de tout un chacun. Une telle démarche nous aiderait à mieux accueillir des problématiques nouvelles surgissant d'un contexte sociétal en pleine mutation.

Références

- Assoun, P.-L. et al. (1995). Transferts disciplinaires : Psychanalyse et sciences sociales. *Politix*, 8(29), 186–221.
- Ayouch, T. (2015). *L'injure diagnostique. Pour une anthropologie de la psychanalyse [en ligne]*. Cultures-Kairos (Disponible sur : <http://www.revues.mshparisnord.org/cultureskairos/indeux.php?id=1055> ; page consultée le 30/01/2018).
- Ayouch, T. (2017a). Préface : Sexe et genre sur le divan, ou pour une « psychanalyse mineure ». In T. Besnard-Santini (Ed.), *Sexe et genre sur le divan : Théories du sexuel dans le discours de la clinique psy en France contemporaine* (pp. 9–17). Paris: L'Harmattan.
- Ayouch, T. (2017b). Genre, classe, « race » et subalternité : Pour une psychanalyse mineure. In L. Croix & G. Pommier (Eds.), *Pour un regard neuf de la psychanalyse sur le genre et les parentalités* (pp. 189–219). Paris: Érès.
- Benslama, F. (1989). La question du contretransfert dans la recherche. In C. Revault d'Allones et al. (Eds.), *La Démarche clinique en sciences humaines* (pp. 139–154). Paris: Dunod.
- Besnard-Santini, T. (2015). *Usages et mésusages du sexuel dans le discours et la clinique « Psy » en France contemporaine* (Thèse de doctorat en sociologie) Paris: Université Paris VIII.
- Besnard-Santini, T. (2017). *Sexe et genre sur le divan : Théories du sexuel dans le discours de la clinique psy en France contemporaine*. Paris: L'Harmattan.
- Besnier, J.-M., Klein, E., & Wisman, H. (2010). *La Science en jeu*. Paris: Acte Sud.
- Butler, J. (1997). *Le pouvoir des mots : Discours de haine et politique du performatif*. Paris: Éd. Amsterdam (2004).
- Castel, R. (1973). *Le psychanalyse*. Paris: Flammarion.
- Devereux, G. (1967). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris: Flammarion.
- Ferenczi, S. (1928). Élasticité de la technique psychanalytique. In *Psychanalyse IV : Œuvres complètes (1927–1933)* (pp. 53–65). Paris: Payot (1982).
- Freud, S. (1915). Pulsions et destins des pulsions. In *Métapsychologie* (pp. 11–43). Paris: Gallimard (1968).
- Haraway, D. (1988). Situated knowledges: The science question in feminism and the privilege of partial perspectives. *Feminist Studies*, 14(3), 575–599.
- Klein, M. (1957). *Envie et gratitude*. Paris: Gallimard.
- Korff-Sausse, S. (1999). *PACS et clones : La logique du même*. Libération.
- Korff-Sausse, S. (2010). Des gender studies aux disability studies : Repenser les catégories. *Champ Psychology*, 58(2), 37–52.
- Lacan, J. (1966–1967). *Le Séminaire. Livre XIV. La logique du fantasme*. Inédit.
- Laplanche, J. (1987). *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. Paris: PUF.
- Martens, F. (2018). Théorie de la « castration » : Une burqa idéologique ? In C. Dejours & H. Tessier (Eds.), *Laplanche et la traduction : Une théorie inachevée* (pp. 167–197). Paris: PUF.
- Meyer, C. (Ed.). (2005). *Le Livre noir de la psychanalyse*. Paris: Les Arènes.
- Mijolla-Mellor (de), S. (Ed.). (2017). *Les arrogants*. Paris: Dunod.
- Onfray, M. (2010). *Le crépuscule d'une idole : L'affabulation freudienne*. Paris: Grasset.
- Roussillon, R. (2005). La « conversation » psychanalytique : Un divan en latence. *Revue française de psychanalyse*, 69(2), 365–381.
- Tort, M. (2005). *La Fin du dogme paternel*. Paris: Aubier.

N. Evzonas

CRPMS (EA 3522), UFR études psychanalytiques, université Paris Diderot–Paris 7, USPC, 8, rue Albert-Einstein, 75013 Paris, France

Adresse e-mail : nicolas.evzonas@gmail.com

Reçu le 3 février 2018

Accepté le 15 février 2018

⁸ Sur ce sujet, cf. plus particulièrement, p. 172, 187, 191.